

Guibert, mort dernièrement à l'hôpital ; mais, comme lui, il charge trop ses couleurs, et, comme tous les poètes, il met souvent des fables à la place des réalités. M. Markoe doit d'autant plus inspirer de défiance, qu'il déshonore ses écrits par une vie crapuleuse. Un satyrique, pour être cru, pour être utile, doit avoir les mœurs les plus sévères.

Le célèbre Payne, l'auteur du *Sens commun*, pour lequel les François ont tant de vénération, est cruellement maltraité dans cette satire. Ce n'est pas la première qui ait été publiée contre lui : on m'en a montré une autre, très-énergique, d'un habitant de la Caroline du nord.

On accorde généralement à M. Payne le talent d'un bon écrivain, de l'énergie. — Mais on lui reproche d'avoir pris la plupart de ses fameuses lettres, dans une brochure publiée, dans l'origine des troubles de la Hollande, et citée par sir William Temple. On l'accuse encore d'avoir pris le plan même de son pont de fer, qui fait quelque bruit en Europe, dans le recueil d'architecture publié il y a environ cinquante ans, par *Swan*, à Londres.

M. Payne a joui d'un grand succès ici. Il

ne doit donc pas être surprenant que tant de satyres aient été publiées contre lui. Quel qu'en soit le fondement, on ne peut lui contester d'avoir eu une grande part à la révolution par ses écrits, et ce trait doit le placer dans le rang des bienfaiteurs de l'Amérique.

J'ai vu, à Philadelphie, un autre auteur qui a de l'imagination et de l'esprit ; c'est M. *Crawford*. Il a publié différentes poésies, des observations sur l'esclavage des nègres, pleines de bon sens et d'humanité. Il a publié une adresse du fameux George Fox aux Juifs. M. *Crawford* a du penchant pour les idées mystiques. Ce penchant et son application à l'étude, joints à une imagination très-inflammable, lui ont causé des accès de démence. Autrefois déiste, il a été converti par le célèbre docteur *Jebb*.

Il n'est point de ville dans ce continent où l'on imprime autant qu'à Philadelphie ; aussi les imprimeries, les gazettes, les boutiques des libraires y sont-elles très-multipliées ; comme les papeteries le sont dans l'état. La Pensylvanie est le magasin général des États-Unis.

Parmi les imprimeurs et les libraires de cette ville, j'ai remarqué M. *Carey*, imprimeur

irlandois , qui , pour avoir publié , dans son journal des *Volontaires d'Irlande*, un article qui blessa quelques gens en place , et entre autres M. *Forster* , fut persécuté et obligé de fuir en Amérique. N'ayant point d'argent , il se trouva dans l'embarras. M. la Fayette vint à son secours , l'aida à monter des presses , à condition qu'il garderoit le secret. M. *Carey* lui tint parole. Mais ayant eu une querelle publique , deux ans après , avec un autre gazetier , M. *Oswald* , qui querelle avec tout le monde , et qui jeta des doutes sur l'origine de sa fortune , M. *Carey* fut obligé de révéler son secret.

Cet imprimeur , qui , à une grande activité , réunit beaucoup de connoissances , publie , tous les mois , un journal qui peut le disputer aux meilleurs journaux de l'Europe. Il a pour titre : *American museum* , ou *Musée américain*. Il renferme ce que l'Amérique produit de plus important dans les arts , dans les sciences et dans la politique. La partie qui concerne les progrès de la culture y est très-soignée.

Philadelphie renferme aujourd'hui bien moins de marchands françois que dans le cours de la guerre. Les banqueroutes des

premiers qui s'y sont établis , ont découragé ceux qui auroient été tentés de les imiter , et ont mis les Américains sur leurs gardes.

Mais à qui attribuer la ruine de ces négocians françois ? J'ai recueilli , avec le plus grand soin , des renseignemens à cet égard , et voici le résultat de mes recherches.

J'ai appris que la plupart des François qui s'étoient établis à Philadelphie , ou y avoient apporté peu de fonds , ou avoient imprudemment acheté , ou s'étoient livrés à des dépenses extravagantes. La plupart ne connoissoient ni la langue , ni les usages , ni les loix. La plupart furent séduits par le haut prix *apparent* qu'on leur payoit , en papier-monnaie , de leurs marchandises d'Europe. Imaginant que ce papier pourroit être bientôt remboursé par l'état ou le congrès , ils en ramassoient le plus qu'il étoit possible ; et , calculant des profits énormes , ils berçoient de cet espoir leurs correspondans d'Europe. Cet espoir ne se réalisa point. Avec quelques connoissances des affaires , des hommes , de la politique , des révolutions et du pays , on auroit vu que bien des années devoient s'écouler avant que la dette publique fût liquidée. Il fallut bientôt déchirer le voile de

illusion, revendre ce papier à perte, pour payer ses traites. Mais on avoit affiché de l'étalage, une dépense considérable; on crut devoir les soutenir, afin de ne pas perdre son crédit; car on mesuroit Philadelphie sur l'échelle de Paris. On croyoit follement que des hommes instruits et raisonnables se laisseroient duper par du clinquant, comme un peuple esclave. Les gains n'existoient plus, les dépenses se multiplioient, le moment de la banqueroute arriva. Il falloit se justifier aux yeux de ses correspondans, du commerce et de la France. Que fit-on? On accusa les Américains de mauvaise foi, de perfidie, de friponnerie. Ces calomnieurs ne devoient accuser que leur ignorance, leur ineptie et leur luxe extravagant.

On a vu des François se montrer publiquement avec des *filles* qui affichoient les airs légers, évaporés, impudens qu'elles ont à Paris (1). Vous devez juger du scandale que causoit cet indécent spectacle, dans un

(1) Un de ces François osa présenter, dans les meilleures maisons, sa maîtresse, non comme sa femme, mais comme son associée dans le commerce. Cette femme fut depuis entretenue publiquement par l'ambassadeur. Il n'avoit pas assez de respect envers les mœurs, pour cacher sa turpitude.

pays où les femmes sont si réservées, et les mœurs si pures. Le mépris en étoit la conséquence, la défiance suivoit le mépris. Et, sans crédit, peut-on long-temps soutenir un commerce?

Quelques négocians françois arrivèrent à Philadelphie à une époque brillante; c'étoit en 1783. Le papier-monnoie continental étoit disparu. L'argent abondoit dans cette ville, et n'étoit pas rare dans les autres parties des Etats-Unis. On le devoit aux dépenses que faisoient les armées européennes. Alors les engagements étoient fidèlement remplis. Mais les négocians étrangers faisoient de la dépense à proportion du gain. Ils en croyoient la source intarissable, et la paix la fit tarir, et de nouvelles banqueroutes en furent la suite. Je dois vous observer qu'aucune ne souilla la secte des quakers. C'est qu'à la prudence dans les affaires, ils joignent l'économie dans les dépenses; et voilà les bases sur lesquelles on doit asseoir un commerce, quand on le veut solide.

Les quakers, depuis le retour de la paix, s'y livrent avec la plus grande activité. Les capitaux, que la défiance avoit retenus si long-temps dans les coffres, en sortent pour

vivifier l'industrie et encourager les spéculations commerciales. La Delaware voit flotter des pavillons de toutes les couleurs ; des expéditions s'y font pour toutes les parties du monde. Des manufactures s'élèvent dans la ville et dans les campagnes. Par-tout règnent l'émulation, l'activité et l'industrie ; et quoique Baltimore sur la Susquehannah, qui n'étoit, il y a quelques années, qu'un village, ait attiré une partie du commerce de Philadelphie, cependant la présence des anciens capitaux de cette ville, l'estime universelle dont jouissent les commerçans quakers, l'augmentation des défrichemens, les progrès de l'industrie accumulent tant d'affaires, que le déficit y est à peine sensible.

Vous devez maintenant vous expliquer aisément, mon ami, les causes de la prospérité de Philadelphie. Sa situation, sur une rivière navigable pour de grands vaisseaux, la rend un des entrepôts du commerce extérieur, et en même temps le magasin de toutes les productions des terres fertiles, que renferment la Pensylvanie et les états voisins. Les vastes fleuves qui arrosent la Pensylvanie, en mettent presque tous les points en communication, par leurs rameaux si mul-

tipliés ; et ce sont ces communications faciles qui donnent du prix aux terres, qui y attirent les habitans. L'un de ces fleuves peut porter à la capitale les denrées des terres les plus éloignées, et même les produits de la chasse des sauvages. Le climat, moins froid que dans les états du nord, moins chaud, moins étouffant que dans les états du midi, offre encore un attrait considérable.

Mais, je le crois fermement, ce n'est pas simplement à ces avantages physiques que la Pensylvanie doit sa prospérité ; c'est aux mœurs particulières de ses habitans ; c'est à la tolérance universelle, qui y a été connue et pratiquée dès l'origine même ; c'est à la simplicité, à l'économie, aux vertus constantes des quakers, à l'activité de leur industrie, qui, se concentrant sur deux points, la culture et le commerce, doit nécessairement les perfectionner plus rapidement que toute autre secte, qui donne carrière à son ambition. La cabane simple d'un cultivateur laborieux voit naître bien plus d'enfans qu'un palais doré ; elle en voit périr moins, et puisque la table de la population vous a toujours paru la mesure la plus exacte de la prospérité des pays, suivez celle-ci, et comparez

le nombre des habitans payant la capitation en Pensylvanie, à quatre époques peu éloignées :

1760. — 1770. — 1779. — 1786.
31,667. — 39,765. — 54,683. — 66,925.

Vous voyez que la population a plus que doublé en vingt-cinq ans, et malgré l'horrible dépopulation d'une guerre de sept ans. Observez que, dans le calcul de cette *population payant capitation*, ne sont point compris les noirs, qui forment à-peu-près le tiers de la population blanche de cet état. Cette dernière, suivant les calculs faits par la dernière convention fédérale, monte à trois cent soixante mille; ce qui donne trois enfans environ par tête.

Prenons un autre point de comparaison.

Albany a été fondée en 1614, Philadelphie en 1681.

Cette dernière ville contient sept mille maisons, et plus de cinquante mille habitans (1). Albany ne contient que sept cents maisons, et cependant elle a presque les mêmes avantages physiques que Philadelphie. A quoi

(1) Le recensement fait en 1790 porte ce nombre à cinquante-trois mille habitans.

faut-il attribuer cette différence? Plus à des causes morales, qu'à des causes physiques. L'esprit de la religion des quakers les porte directement et constamment vers le bien public; et, dans Albany, il n'y a presque point de cet esprit: on y aime à jouir, on s'occupe peu des autres (1); c'est, encore une fois, le caractère des Hollandois; et les Hollandois ont fait d'abord les fonds de la population d'Albany.

Cet esprit public, que les quakers portent, dans tous leurs établissemens, d'une manière plus prononcée que toutes les autres sectes, a enfanté d'autres institutions utiles dans Philadelphie.

C'est à lui qu'on doit le *dispensary*, ou la maison dans laquelle on distribue *gratis* les remèdes aux malades qui sont hors d'état de

(1) Cependant cette inertie des habitans d'Albany disparoit; une grande activité y règne; on perce des routes, on abat des montagnes, on établit des bacs nouveaux, on cherche à jeter un pont sur la rivière des Mohawks, on vient de rendre le canal navigable à des vaisseaux. Ce changement est l'effet de l'émigration, dans ce pays, de quelques habitans de Massachusett. — Les progrès rapides, faits par la nouvelle ville de Hudson, bâtie par les quakers, viennent à l'appui de mes remarques.

les acheter. Voyez comme il est facile, et souvent peu coûteux, d'être bienfaisant. Qu'ils rougissent donc, ces hommes qui dissipent leur fortune dans le faste ou le repos! — Seize cent quarante-sept malades ont été traités à cet établissement, depuis le 12 décembre 1786 jusqu'au 12 décembre 1787 : calcul fait, le traitement de chacun a coûté 5 schellings 9 den. Ainsi, avec un peu plus de 5000 liv., on a fait seize cent quarante-sept heureux.

C'est à cet esprit public, si ingénieux à varier ses bienfaits, qu'on doit encore l'*institution de bienveillance* (*benevolent institution*), qui a pour objet de secourir et de faire délivrer, dans leurs propres maisons, les pauvres femmes en couche.

C'est à lui qu'on doit une autre société qui destine ses bienfaits aux prisonniers, qui s'occupe du soin d'améliorer leur sort. Ses réglemens ont été arrêtés dans la séance du 8 mai 1787.

Les Philadelphiens ne bornent pas leurs attentions à leurs frères; ils les étendent sur les étrangers. Ainsi, on a formé une société hibernoise pour favoriser et secourir les émigrans d'Irlande. Il en existe une pareille à New-York pour les Allemands. Ces

sociétés s'informent, à l'arrivée des vaisseaux, du sort et de la nation des émigrans, et elles s'empressent de leur procurer de l'emploi.

Cette ville a formé une compagnie d'assurance contre les incendies. Les maisons sont construites en briques ou en bois, et conséquemment prétextent davantage aux ravages du feu. Les assureurs sont les assurés; forme qui prévient les abus de votre compagnie d'assurance de Paris.

Au milieu de toutes les choses qui ont excité mon attendrissement et mon admiration, un trait d'injustice m'a fait peine, parce qu'il semble flétrir toute la Pensylvanie, et Philadelphie sur-tout, qui a une grande influence sur le corps législatif. En voici le sujet. — Penn laissa à sa famille une immense propriété en Amérique. Lors de la dernière guerre, ses descendans prirent le parti du gouvernement anglois. Ils se retirèrent en Angleterre. Le gouvernement de Pensylvanie arrêta de les dépouiller de leurs terres et de leurs rentes, et de leur donner, pour la valeur, 150,000 pounds. — Cette somme devoit être payée en papier-monnaie, qui essuyoit alors une grande dépré-

ciation. Le premier terme seulement fut acquitté.

On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait eu une très-grande injustice, et dans l'estimation qui a été faite, et dans le mode du paiement, et dans les retards. L'état de Pensylvanie a un trop grand respect pour les propriétés, et trop d'attachement à la justice pour ne pas réparer un jour ses torts envers la famille de Penn, qui ne subsiste plus maintenant qu'aux dépens de la nation angloise (1).

(1) Le parlement d'Angleterre a, par un acte du mois de mai 1790, fixé la pension de cette famille à 4000 livres sterlings. Ses pertes ont été estimées à 500,020,000 livres sterlings.

C'est une des charges à ajouter aux pertes immenses faites par l'Angleterre dans la guerre d'Amérique, et aux dédommagemens qu'elle a accordés aux loyalistes. Le compte de ces derniers vient d'être enfin fixé,

Ils portoient leurs réclamations à 10,358,413 liv. sterl.

Le parlement ne leur a accordé que 3,033,091

On ne leur avoit payé, en 1790,

que 2,096,326

Il leur restoit dû 936,091

On ne peut se refuser à louer ici la magnanimité du peuple anglois, et son esprit de justice. Il est peu de gouvernemens libres, il n'en est point de despotiques qui, à la

LETTRE XXVIII.

LETTRE XXVIII.

Sur les divers passages du défrichement à la parfaite culture des terres de la Pensylvanie, et sur la diversité des mœurs, des goûts et des moyens des divers Cultivateurs.

JUSQU'À présent, mon cher ami, je ne vous ai parlé que de fermes bien montées, de terres en pleine valeur, et dans le voisinage des villes. Il faut se transporter plus loin; il faut s'enfoncer dans les forêts; il faut observer l'homme isolé, la hâche à la main, abattant ces vieux chênes qu'avoient respectés les sauvages, et les remplaçant par l'humble épi de blé. Il faut suivre cet homme dans ses progrès, ses développemens; il faut observer le changement qu'éprouve sa cabane, lorsqu'elle devient le centre de vingt autres cabanes, qui s'élèvent

suite d'une guerre malheureuse et excessivement dispendieuse, eussent ainsi dédommagé leurs partisans ruinés, et dont on pouvoit, ou étouffer, ou mépriser les cris. Cet esprit de justice est un résultat infaillible de l'esprit de liberté.

Tome II.

G